Que les communicants le fassent sans plus se toucher ou bien qu'ils s'émeuvent sans se sentir ou encore qu'ils se déçoivent sans avoir la moindre idée de la suavité, de la dextérité et de la fantaisie balourde autrement qu'en forniquant avec celui, celle qui jamais justement n'exerce ces fonctions dernières de vie _ puisque de vie, il est question de travail_ l'amour est relégué au dogme Liberté. Nous concédons pour ainsi dire ce qui eut d'instinct de conservation de l'espèce porté à la plus haute conception du beau à un simple besoin de repos, de détente parce que jamais nous n'avons autant enduré au sens de l'assimilation.
L'homme se demande si la communication animale est tout aussi évoluée que la sienne, hors pourquoi cette communication serait-elle une marque de salut pour la pérennité de l'espèce ? Le crocodile qui précède l'homme de plusieurs millions d'années ne communique pas beaucoup ou bien il le fait par des moyens subtiles qui rejoignent d'avantage nos moyens modernes de repos et de détente anciennement qualifiés de reproduction (amour).
Ainsi, la reproduction humaine étant devenue un loisir et non plus un devoir, le travail a remplacé l'instinct de peuplement _ population qui s'auto génère dans une mécanique animale, désormais, donc dénuée d'originalité intellectuelle que seules détiennent les espèces nouvelles en voie de prolifération ou possiblement envahissantes_ avec une abondance de communication, une vénération de l'échange d'informations qui aliènent les sujets au point qu'une observation objective (maintenant possible par satellite) montre un phénomène animal de son espèce d'un point de vue de sa cause à effet environnemental et de ses interactions, de ses déplacements, de ses conséquences…
Mais si la sophistication entraîne l'originalité, l'originalité engendre une dépendance de plus en plus intense à son semblable, celle-ci passe par l'échange qui devient complexe, donc un travail qui n'est pas un plaisir mais un devoir sous peine d'être exclus et donc privé du besoin primordial de l'autre, puis dispensé par la même occasion de la fameuse détente qui est de se trouver aimé. Evidement la réflexion n'a plus sa place, d'ailleurs qu'elle se nome spiritualité, recueil, divagation, ou rêverie ; les animaux n'ayant pas encore ici* la reconnaissance d'une âme ou d'un esprit, c'est, il faut en convenir, une illusion que d'escompter être reconnu pour sa capacité d'intériorisation. L'homme était un être humain tant qu'il surenchérissait son destin, c'est-à-dire quand il avait foi en l'inconnu ; il possède encore des bribes d'humanité dans l'homosexualité (parce qu'il doit travailler et rêver de conservation quand il aime le même sexe que le sien) ou dans la fantaisie (l'art, la solitude, la marginalité, la quête ou l'étude) et il redeviendra un être humain chaque fois qu'il affrontera un nouvel état, une nouvelle dimension, un nouveau monde… Pour l'heure le voilà animalisé en grande partie sans recul possible puisque tout lui indique qu'il prolifère, qu'il s'éternise, qu'il maîtrise son existence ; sans jamais pourtant être crédible sur ce que qu'il sait de son avenir. L'humanité n'en sait pas plus sur son avenir que le mollusque du sien !
Cette animalité évidement gâte la qualité sensitive de singularité du destin. L'homme ayant remis sa destinée entre les mains tantôt de religions, tantôt de science-fiction, bientôt de connaissances, parfois de jouissance, il n'a jamais été aussi animal que noyé d'informations, car les animaux sont de véritables récepteurs et émetteurs d'informations. Le malheur de l'homme est somme toute l'équilibre qu'il s'efforce d'opérer pour maintenir sa sophistication qui fatalement l'animalise et le contraint à encore se singulariser parce que sa pérennité dépend de sa capacité à ne pas communiquer, ne pas s'entendre avec le monde animal. Il est sorti de la chaîne alimentaire macroscopique et engendre une espèce aussi dénuée de qualités morales que n'importe qu'elle autre espèce animale. Sa seule supériorité est de quitter volontairement l'écosystème par curiosité, instinct du à la vie, à la bactérie, dont l'existence revêt un caractère envahissant et qui à notre échelle nous offre l'illusion d'une supériorité unique parce que d'une part l'espace convoité ne nous apparaît pas encore investi par les autres espèces et d'autre part l'épopée des autres espèces nous est insignifiante tant notre morphologie et son impacte ou les contraintes subits par l'environnement nous est différente.